MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

51E ANNÉE

N° 201. — Mars 1913.



ROME

MAISON GÉNÉRALE

5, Via Vittorino da Feltre.

bibliothécaire de la maison. De temps à autre aussi nous le voyons appelé à prêter main forte au directeur du chant; même à une époque il dirige en personne une section de nos musiciens. Sans encore être des plus avancés dans le chemin de la vie, il l'est cependant assez pour qu'au mois d'avril 1910 on ait pu lui faire des noces d'argent de prêtrise, chose qui n'était jamais arrivée... ni à lui ni à personne autre à Saint-Charles. Le directeur de nos *Missions* le nomme « chroniqueur de Saint-Charles ». Le nom répond à la réalité. Mais ce chroniqueur, il en fait volontiers l'aveu, est souvent en retard sur la marche des événements, et en ce moment il s'attarde outre mesure à parler de lui-même, au risque d'oublier les anciens professeurs du juniorat, c'est-à-dire ceux qui y ont passé avant 1910, et qui attendent leur tour.

(*A suivre.*) (*Le Chroniqueur de St-Charles.*)

VICARIAT DU MACKENZIE

Rapport sur les Esquimaux du Mackenzie,

par le R. P. J.-B. Rouvière, *O. M. I.*

Fort Norman, mai 1912.

Au mois de juillet 1911, lorsque le « Sainte-Marie », petit steamer à vapeur de la mission, vint nous faire sa visite annuelle, Mgr Breynat, notre vénéré vicaire apostolique, m'appela dans sa chambre et, sans autre préambule, me dit: « Mon cher Père, vous êtes toujours bien content à Good-Hope, on n'a pas trop à se plaindre de vous non plus; mais vous savez qu'il n'y a pas seulement des sauvages Peaux-

de-Lièvre. Il y a dans le vicariat du Mackenzie beaucoup d'autres Indiens, et un certain nombre ne connaissent pas encore notre sainte religion. Je crois que le moment est venu d'aller à eux, d'autant plus qu'ils semblent venir à nous ; je veux parler des Esquimaux. »

En entendant le mot « Esquimaux », je pensais tout d'abord qu'il s'agissait des Esquimaux des bouches du Mackenzie, mais je fus bientôt détrompé.

Monseigneur continua : « On dit, que cet été, au fond du lac d'Ours, les Esquimaux et les Indiens du Fort Norman doivent se rencontrer ; c'est pour nous une occasion favorable pour entrer en relation avec eux. Ils seront nombreux et la présence du missionnaire semble nécessaire afin d'éviter le désordre. De plus j'ai reçu une lettre de deux traiteurs, MM. Melville et Hornby qui sont au lac d'Ours, et qui ont déjà vu les Esquimaux l'année dernière. Dans cette lettre, ils m'invitent à envoyer un Père pour visiter ces sauvages, ajoutant qu'ils feront tout ce qu'ils pourront pour aider le missionnaire qui voudrait entrer en relation avec les Esquimaux. Ces Indiens, disent-ils, sont des gens très calmes et ont très bon cœur, ils semblent bien disposés. Tout semble donc nous favoriser. MM. Melville et Hornby sont protestants, et malgré cela ils s'adressent au missionnaire catholique pour évangéliser ces peuplades sauvages ; il faut profiter de l'occasion.

C'est une mission difficile, il faut quelqu'un d'une santé de fer et d'un grand dévouement. Et l'avis des Pères que j'ai consultés a été unanime à dire que vous étiez apte à remplir cette pénible mission. Je vous envoie donc et j'espère que le bon Dieu vous aidera. »

L'autorité avait parlé, il n'y avait qu'une chose à faire, se soumettre, faire sa malle et partir. Il s'agissait d'ailleurs de gagner des âmes au bon Dieu. Cette seule pensée était capable de vaincre toute hésitation et toute répugnance.

Il fallait se préparer à partir, laisser la belle mission de Good-Hope, témoin de mes premières armes dans l'apos-

tolat, pour aller dans un pays absolument inconnu, parmi des peuplades tout à fait sauvages, qui n'avaient jamais vu de prêtre. C'était la solitude qui m'attendait, peut-être la misère.

Départ de Good-Hope.

Pendant que le petit steamer « Sainte-Marie » se rendait à la Rivière Rouge, je fis mes préparatifs de départ pour monter au Fort Norman ; de là je devais me rendre au lac d'Ours, et de là chez les Esquimaux.

Je ne parlerai pas de mon départ de Good-Hope. Je m'étais déjà attaché à cette belle mission, fondée par le Rév. P. Grollier, et continuée par le R. P. Séguin qui s'y dépensa toute sa vie, mais je ne croyais pas l'aimer tant.

Quand le moment fut venu de partir et de donner la dernière accolade au R. P. Houssais, le directeur de la mission, et au bon vieux F. Kearney, je sentis mes yeux se mouiller de larmes. Il fallait se vaincre. Je donnai encore une fois la main à tous les bons sauvages qui se trouvaient là et me dirigeai vers le « Sainte-Marie ». Un dernier salut au cher clocher de Good-Hope, et une vie nouvelle allait commencer pour moi.

Trente-huit heures plus tard nous arrivions au Fort Norman pour surprendre les RR. PP. Ducot et Frapsauce qui ne nous attendaient que le lendemain. Mgr Breynat désirant passer la journée du dimanche au Fort Simpson avait hâté son voyage et arrivait ainsi 24 heures plus tôt qu'il n'était attendu.

Au Fort Norman il s'agissait de négocier avec les sauvages du lac d'Ours afin que je puisse prendre place dans leurs canots pour remonter la rivière d'Ours, et traverser aussi le grand lac. C'était une distance d'au moins trois cents milles. M. Hornby se trouvait au Fort, il m'offrait un passage dans son canot, mais il n'y avait pas de place pour les provisions du voyage. On apprit alors que plu-

sieurs familles indiennes devaient remonter la rivière d'Ours avec un « york-boat » que leur donnait la compagnie de la Baie d'Hudson. On prit des informations auprès de l'officier en charge, bon catholique d'ailleurs, afin de savoir si l'on ne pourrait pas mettre mes provisions dans le bateau. Sa réponse fut affirmative, et il nous dit que non seulement tout ce que j'aurais serait mis dans le bateau, mais que je pourrais embarquer moi-même, sans avoir aucune dépense à faire. On s'adressa ensuite au chef du bateau pour obtenir son consentement. Il acquiesça immédiatement à notre demande, ajoutant triomphalement : « Anide konezon chet'i pa » « *ainsi je mangerai comme il faut* ». Tout étant ainsi arrangé le départ fut fixé au lundi 10 juillet.

Du Fort Norman au lac d'Ours.

On laisse le Fort Norman le 10 juillet vers six heures du soir. Six familles, y compris le chef, embarquent dans le york-boat. La journée étant déjà avancée, on marche quelques milles seulement et on campe.

Me trouvant seul pour la première fois parmi des gens que je ne connaissais pas, je me sentais dès lors un peu dépaysé. Heureusement je pouvais les comprendre et être compris ; les Indiens du Fort Norman appartiennent à la tribu des Peaux-de-lièvre, et leur langage diffère très peu de celui des gens de Good-Hope.

Le lendemain, mardi, on se met en route de bonne heure, mais l'eau de la rivière étant peu profonde, le bateau touche le fond, et bientôt tous les efforts des hommes qui tiraient la corde deviennent inutiles ; on n'avance plus. Il est encore moins facile de reculer ; il n'y a plus qu'une chance à tenter, se mettre à l'eau et essayer de soulever le bateau pendant que d'autres haleront l'embarcation. Les femmes prennent alors la corde, à laquelle on attelle encore

six chiens, pendant que les hommes sautent dans l'eau pour soulever le bateau. Après plusieurs tentatives infructueuses on finit par se mettre en mouvement, on avance enfin, lentement il est vrai, mais on avance. Enfin l'eau devient plus profonde, et tout le monde, du moins tous les hommes, embarquent. Mais le fond du bateau a tellement frotté contre le sable ou les roches, que le goudron, et même l'étoupe qui fermaient les interstices, ont disparu en partie, et le bateau commence à faire eau. A midi l'eau arrive de plus en plus abondante, on est obligé de tout décharger, de haler le bateau sur la grève afin de le réparer, sinon il eût été impossible d'avancer. On perd ainsi plusieurs heures. Quand tout est fini, on se remet en marche, mais le courant de l'eau devient très fort et on n'avance pas vite ; de plus la chaleur du soleil devient très forte et les hommes se fatiguent.

Le lendemain, le soleil est encore plus chaud, la dysenterie se déclare parmi les gens et vers une ou deux heures de l'après-midi, on est obligé de s'arrêter. Lorsque l'ardeur du soleil eut diminué, on se mit de nouveau en marche pour aller camper au pied des rapides qu'on se proposait de franchir le lendemain. Ce que l'on fit.

Le courant étant devenu plus fort, ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que le bateau avance. De plus, la grève est toute détrempée par suite des hautes murailles de glaces qui se trouvent à chaque bord de la rivière ; les roches sont très glissantes et parfois on enfonce dans la boue jusqu'au genou ; la marche est dès lors très pénible. Dans ces moments-là, je tirais moi-même la corde afin de donner un peu de courage à nos gens qui commençaient à être fatigués, tant à cause de la chaleur, qu'à cause du manque de nourriture, car ils n'avaient guère que du poisson sec à manger, et quel poisson, mon Dieu !... Je m'efforçai de les secourir un peu en leur donnant un peu de farine de temps en temps, mais ils étaient si nombreux que si j'avais voulu leur donner à manger tous les jours, les quelques provi-

sions que Monseigneur m'avait fournies auraient à peine suffi pour trois ou quatre jours. Il fallait dès lors les ménager.

On franchit donc les rapides, cette même journée. Le surlendemain, samedi, on arrivait à l'entrée du lac, et deux heures plus tard au vieux Fort Franklin, ancien poste de traite situé à l'entrée du lac d'Ours, maintenant abandonné par les blancs. Les Indiens ont bâti des maisons à cette place et viennent y passer une partie de l'hiver, trouvant qu'il est plus confortable de demeurer dans les maisons que de vivre dans des loges de peau ou de toile à travers lesquelles le vent et le froid passent comme à travers une grille. Là on se reposa deux jours. Le lendemain de mon arrivée au lac étant un dimanche, je célébrai la sainte messe pour les sauvages.

Sur le lac d'Ours.

Le lundi matin, le temps s'annonce très beau, quoique le vent souffle un peu. On se décide enfin à partir, à ma grande joie. Il me semblait que le temps passait bien vite, et j'avais hâte de faire connaissance avec mes nouvelles ouailles. Deux cents milles me séparaient encore de l'autre bout du lac où je devais me rendre, pour me diriger ensuite à travers les steppes où je pourrais voir enfin les Esquimaux.

On partit donc du vieux Fort Franklin, le lundi soir 17 juillet, et on arriva à l'autre extrémité du lac, à la baie « Dease » le samedi 29 juillet, après un voyage de onze jours sur le grand lac d'Ours, qu'on traversa dans toute sa longueur.

Nous fûmes, en général, favorisés d'un très beau temps, à l'exception de deux jours de vent contraire et d'une pluie presque torrentielle. On perdit ainsi deux jours. Un autre petit incident, causé par quelques mauvaises langues de femmes, nous retarda encore d'une journée. Une querelle

s'étant élevée parmi elles, en l'absence de leurs maris, — ici comme ailleurs, quand le chat est parti, les souris dansent — une de ces femmes, après une chaude discussion, de dépit et de colère, s'enfuit dans le bois à l'insu de tout le monde. On ne s'aperçut de son absence qu'au moment du départ. Il fallut aller à la recherche de la fugitive, qu'on finit enfin par découvrir et ramener, mais non sans difficulté. On se remit en marche.

Arrivé à « Dease bay » je trouvai là plusieurs familles indiennes qui ne s'étaient pas rendues au Fort Norman le printemps dernier, et qui attendaient impatiemment l'arrivée des autres sauvages, et surtout du traiteur, afin d'avoir un peu de thé et de tabac, ainsi que des munitions pour la chasse d'été. Il ne s'attendaient nullement à la visite du Père : aussi leur joie fut-elle grande quand ils aperçurent ma soutane sur le bateau. On entendit alors une véritable salve d'artillerie, plusieurs fois répétée, et des centaines de coups de carabines furent tirés pour saluer l'arrivée du bateau.

Les sauvages se trouvaient très nombreux : de 25 à 30 familles, ce qui donne un total d'environ 70 à 80 adultes. Je fais préparer une grande loge, afin de pouvoir les réunir tous le lendemain pour la messe. Ce jour même, je fis quatre baptêmes, et, dès le lendemain, commencèrent les confessions, afin de permettre aux gens qui n'étaient pas venus au Fort de s'approcher des sacrements ; je réconciliai ainsi tout ce monde avec le bon Dieu et leur fis accomplir leur devoir pascal. Ils communièrent tous une seconde fois avan de repartir à la recherche du caribou.

Après cela, je me retirai dans ma tente afin de me préparer pour la véritable mission qui m'avait été confiée : voir les Esquimaux, entrer en relation avec eux, afin d'apprendre leur langue, et leur faire connaître notre sainte religion.

Quelques sauvages de la tribu des Peaux-de-Lièvre, du lac d'Ours, les avaient déjà rencontrés l'année précédente ;

l'un d'eux avait même appris quelques mots qu'il me communiqua volontiers; ce fut ma première leçon en langue esquimaude.

M. Hornby, le traiteur, n'étant pas venu avec moi, les Indiens attendirent quelques jours pour le voir, mais comme ils étaient nombreux, les vivres diminuèrent bien vite, il fallut partir. Un premier tour de chasse avait d'ailleurs prouvé que le caribou était proche.

Le vendredi 4 août, il ne restait avec moi qu'une seule famille, et le lundi suivant, je restai absolument seul, attendant toujours M. Hornby qui n'arrivait pas. Combien j'avais hâte de le voir venir, car le temps passait vite. Ne connaissant nullement le pays, je ne pouvais aller au hasard et, d'ailleurs, M. Hornby avait promis de me conduire chez les Esquimaux qu'il avait vus l'année précédente. Il arriva enfin le jeudi 9 août. Aussitôt, on se mit à faire les préparatifs du départ. Notre premier plan était de remonter la rivière Dease environ 20 milles, puis de là, de nous enfoncer dans les terres afin d'avoir une première entrevue avec les Esquimaux. Si la rivière était navigable, une journée suffirait pour parcourir cette distance, mais malheureusement il n'en est pas ainsi. La rivière n'est qu'une suite de rapides, et l'on met deux jours et demi pour faire ce court trajet. On est obligé de marcher dans l'eau la plupart du temps afin de permettre au canot d'avancer. Par place la rivière s'élargit tellement qu'elle n'a plus assez de fond pour notre petite embarcation. On est alors obligé de la porter ou bien de creuser le lit de la rivière pour la faire passer.

Arrivés enfin à l'endroit voulu, nous fixons notre tente, préparons le dîner, et nous partons à la recherche des Esquimaux. C'était le 14 août.

Première rencontre des Esquimaux.

Je dois dire ici que la veille du 14 août, un Indien Peau-de-Lièvre était venu nous apporter une bonne nouvelle. « Les Esquimaux étaient déjà arrivés ; il les avait vus lui-même. Le moment où moi aussi je pourrais les voir ne pouvait plus tarder longtemps. »

Nous partîmes donc, le lundi 14 août. M. Hornby connaissait la place où les Esquimaux avaient campé l'été précédent. On se dirige d'abord vers cet endroit, mais sans les rencontrer. Continuer notre marche en avant, ce n'était pas facile, car le temps était devenu sombre et brumeux, ce qui ne nous permettait pas de nous rendre compte de la configuration du pays. Il nous parût préférable d'attendre au lendemain pour continuer nos recherches, dans l'espoir d'avoir une meilleure journée. Un temps très clair est nécessaire, en effet, pour voyager à travers ces vastes déserts. Le pays est absolument dénudé ; pas un arbre, pas un saule ou un arbuste qui puisse servir de point de repère ; des vallées et des collines, avec quelques petits lacs, ici et là, c'est tout ; de sorte que si le brouillard vous surprend et vous enveloppe, comme il arrive assez fréquemment, il vous est impossible de vous diriger, si vous n'avez pas une boussole de bonne qualité. Je devais en faire l'expérience à mes dépens quelque temps après.

Le lendemain, la journée s'annonçant très belle, on part de bonne heure, afin de pouvoir revenir le même jour. Avant de partir, je me mets d'une manière spéciale sous la protection de la très sainte Vierge Marie, dont on fêtait la glorieuse Assomption, je lui demandai de diriger mes pas, et de rendre la rencontre possible et fructueuse. Durant toute la journée, nous marchons sans perdre de vue le sommet des collines, parce que c'est au sommet des collines, que les Esquimaux fixent toujours leur camp.

Nos recherches restent vaines. Vers cinq heures du soir, nous rencontrons un Indien de la tribu des « Plat-côté-de-chien » du Fort Raë, qui nous dit que les Esquimaux ne se trouvent pas dans la direction que nous suivons, mais sont probablement campés à notre gauche, et en même temps il nous indique une chaîne de montagnes sur laquelle ils se trouvent campés, tout cela d'après le dire des Indiens qui les ont déjà vus.

Le soleil était encore haut sur l'horizon et, dans l'espérance de voir enfin ces peuplades nomades, nous partions dans cette direction. On marcha longtemps vers la montagne, qui, au lieu de se rapprocher, semblait s'éloigner toujours davantage. Je commençai à désespérer d'y arriver ce jour-là, et songeai à revenir à notre campement. M. Hornby, ne partageant pas mon sentiment, et voulant continuer sa marche en avant, nous nous séparâmes; ô heureuse inspiration de mon bon ange ! A peine avais-je marché une demi-heure dans la direction de notre campement, qu'au sommet d'une colline, j'aperçois quelque chose qui semble se mouvoir. La distance est trop grande pour distinguer si ce sont des hommes ou des animaux. Afin d'éclaircir mon doute, je me porte dans cette direction. A peine avais-je fait cent mètres que je vois d'autres formes se mouvoir sur le versant de la colline. Si mes yeux ne pouvaient encore déterminer ce que ces formes indécises pouvaient être, du moins il y avait là des vivants. En continuant d'avancer, je vis sur l'autre versant de la colline une masse noire se mouvoir, et plusieurs êtres se détacher du groupe pour prendre les devants. Plus de doute, j'avais devant moi des hommes, des Esquimaux si longtemps désirés. J'adresse alors une prière à Marie, pour la remercier de m'avoir exaucé, et pour lui demander de bénir cette première rencontre. Je vis alors plus distinctement un petit groupe de six à sept personnes venir vers moi; l'un d'eux marchait en tête. Arrivés à environ deux ou trois cents mètres, celui qui se

trouvait en avant lève les deux bras vers le ciel, faisant en même temps une inclination de tête à gauche ; tout d'abord je fus assez étonné, mais voyant que le même geste se renouvelait souvent, l'idée me vint de répondre par les mêmes signes, cherchant à les reproduire de mon mieux ; aussitôt leur marche s'accélère, assurée.

C'était un salut, et en même temps un signe, pour dire qu'on pouvait approcher sans aucune crainte, car on avait affaire à de braves gens. J'ai remarqué dans les visites qui suivirent que c'est toujours ainsi qu'ils accueillent un étranger, même quand il s'agit d'un autre Esquimau qui vient leur rendre visite.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de moi, celui qui marchait en tête se tourne vers ceux qui le suivaient, leur disant ce seul mot : « Kpablunap », « c'est un blanc ». S'avançant ensuite vers moi, il me tend la main, prononçant en même temps quelques paroles que je ne pus saisir. Quelle bonne poignée de main, « à l'esquimaude naturellement ! » Mon cœur débordait de joie, la sainte Vierge avait entendu ma prière. Oh ! que j'aurais voulu, à ce moment, parler leur langue, afin de leur dire toute ma joie, et tout ce que mon cœur éprouvait. L'Esquimau qui m'avait abordé le premier me prit alors par le bras pour me conduire vers ceux qui l'accompagnaient, afin de leur donner la main. Comme quelques-uns, ou plus exactement quelques-unes semblaient timides, car le groupe qui le suivait était surtout composé de femmes, il s'adresse à elles comme pour leur dire de se hâter. Après cela, tous se rangent autour de moi, et se mettent à m'examiner sur toutes les coutures. Je remis alors à chacun d'eux une médaille de la sainte Vierge. J'essayai ensuite, au moyen de signes, de leur faire comprendre qui j'étais et pourquoi je venais parmi eux. Me comprirent-ils ? Je ne le sais, mais une chose parut les frapper beaucoup, ce fut ma Croix d'Oblat, et ma soutane.

Conduit par mon Esquimau, j'arrive sur la colline où se

trouvait le gros de la bande, hommes, femmes et enfants, environ 20 à 25 personnes. Il fallut saluer encore tout ce monde-là, ce que je fis de grand cœur. Les salutations finies, mon Esquimau me conduisit au camp, où une bonne cuisinière esquimaude préparait le repas de réception. Si la propreté n'était pas la qualité dominante du cordon bleu esquimau, la bonne volonté ne manquait pas. Certains estomacs délicats auraient pu bouder en voyant la manière dont cette brave femme manipulait les morceaux, mais la faim et la charité maitrisent les goûts par trop exigeants.

Ce n'est pas pour dire que j'avais faim, mais il faut avouer franchement que le peu de viande pilée que j'avais mangée vers midi était déjà loin; c'est donc avec un grand merci que j'acceptai l'invitation qu'ils eurent l'obligeance de me faire. Tout le monde se rangea en cercle autour des morceaux de viande, empilés les uns sur les autres, soit sur des roches, soit sur la terre nue, soit sur une peau de phoque qui était loin d'être propre.

La cuisinière fit alors la distribution du menu, qui consistait exclusivement en viande de caribou, à moitié cuite. Si je mangeais ? mais certainement, et même avec appétit.

J'en connais beaucoup qui, à la seule vue des préparatifs du repas, se seraient mis à l'écart, et surtout en voyant la manière dont chacun s'emparait de son morceau de viande et se mettait en devoir de le faire disparaître. Pour être satisfait, il n'est pas même besoin de voir, il suffit d'entendre. On croirait avoir autour de soi, non des hommes, mais plutôt de ces animaux dont l'enfant prodigue enviait la pâture. Mais quand on a vécu quelque temps dans le bois avec les sauvages, on apprend à se vaincre sur bien des points.

Le repas terminé, ce fut un feu roulant de questions qui me furent posées, et auxquelles je ne pouvais naturellement répondre. Je m'efforçai de leur expliquer le pourquoi de ma venue; je n'oserais pas affirmer qu'ils saisirent

toutes mes explications, mais ils saisirent quelque chose, car au moment où je me disposais à partir de leur camp ils s'offrirent de venir avec moi, afin d'amener tout mon bagage à leur camp, pour que je reste parmi eux. J'aurais voulu accéder à leurs désirs, mais les plans de M. Hornby, avec qui je demeurais, ne me permirent pas de les satisfaire pour le moment. L'un d'eux vint cependant avec moi. Je quittai le campement pour nous rendre à la tente où nous arrivâmes seulement à deux heures du matin. Je marchais depuis vingt heures. Mais qu'importe la fatigue ? je revenais le cœur joyeux, j'avais vu les Esquimaux et j'avais été très bien reçu ; aucune méfiance ne se voyait sur leur visage. Puissent ces bonnes dispositions durer longtemps, et puisse aussi la sainte Vierge qui m'a si visiblement dirigé dans cette première entrevue, me continuer sa bienveillante protection et toucher le cœur de ces pauvres Esquimaux encore assis dans les ténèbres de l'erreur !

Deuxième visite.

Je fis une seconde visite deux jours plus tard, c'est-à-dire le 17 août, mais cette fois en compagnie de M. Hornby et de plusieurs Indiens Peaux-de-Lièvre. Ils nous reçurent toujours avec la même amabilité et la même cordialité. Mais cette fois tout le monde passa la nuit avec eux. Le soir venu, je réunis tous les Indiens Peaux-de-Lièvre afin de prier tous ensemble. Nous récitâmes le chapelet, la prière, et chantâmes un cantique à la sainte Vierge. Durant tout ce temps, les Esquimaux rangés derrière les Indiens, ne firent pas le moindre bruit : aucun cri, aucune moquerie, pas même un sourire, ce fut un silence parfait, plusieurs mêmes se mirent à genoux comme les Indiens, cherchant à les imiter. Lorsque la prière fut terminée, chacun se retira pour prendre un peu de repos. Comme les tentes esquimaudes étaient trop petites pour con-

tenir tant de monde, ils mirent à la disposition des Indiens tout ce dont ils pouvaient disposer, afin qu'ils pussent dormir confortablement. Le lendemain, chacun reprit le chemin de son « home ». Je ne devais plus revoir les Esquimaux avant le mois de septembre.

Voyage à travers les déserts. Retour au Fort Norman.

M. Hornby avait l'intention de fixer ses quartiers d'hiver aux environs de *Dismall lake*, sur les bords duquel, lui avait-on dit, se trouvait suffisamment de bois pour bâtir une maison. Dans ce but, nous partîmes donc à la recherche de ce lac, ou mieux de ces lacs, car *Dismall lake* consiste en une longue suite de lacs reliés les uns aux autres par une rivière. Sans guides avec nous, nous nous dirigeons seulement à l'aide d'une boussole et d'une carte. Mais comme notre carte ne correspondait pas d'une manière exacte à la réelle direction de notre boussole, nous errâmes trois jours à travers ces steppes désertes avant d'arriver à *Dismall lake*. Un court examen suffit pour nous faire constater qu'y n'y avait pas un seul arbre sur les bords du lac. Nous en fûmes quittes pour revenir à l'emplacement où nous avions fixé notre tente, c'est-à-dire à la source de la rivière Dease, et déterminés, cette fois, à fixer notre demeure à cet endroit où l'on trouvait quelques misérables épinettes. C'était le 7 du mois de septembre; depuis le 18 du mois d'août nous étions en marche, et nous n'étions cependant qu'à 70 ou 75 milles du lac d'Ours, à vol d'oiseau; 95 milles par la rivière Dease. Nous errions un peu à l'aventure, et faisions beaucoup de chemin sans nous éloigner beaucoup du grand lac d'Ours.

Cette même journée les Esquimaux apparurent. Vers une heure de l'après-midi, 14 Esquimaux venaient nous rendre visite.

Parmi eux il y en avait un certain nombre que j'avais déjà vus au mois d'août, mais il y en avait beaucoup que je voyais pour la première fois. Ils montrèrent toujours la même amabilité, la même franchise. A partir de ce jour, jusqu'à la fin du mois d'octobre, ce ne fut qu'un va-et-vient continuel : toujours quelque nouvelle visite, de telle sorte que je puis dire que je vivais au milieu d'eux.

J'estime que le nombre des Esquimaux qui vinrent me rendre visite peut s'élever de 150 à 200. Ainsi, pour une première rencontre, j'ai lieu d'être satisfait du nombre; mais combien y en a-t-il que je n'ai pas vu? et aucun de ces braves sauvages n'a une idée exacte du vrai Dieu. Qu'il me tarde de connaître leur langue, afin de les instruire! Durant cette première visite, j'ai recueilli quelques mots, mais ayant à bâtir une maison, je n'ai pu donner à cette étude tout le temps que j'aurais voulu. Du moins, je dois dire que j'ai gardé de mes Esquimaux une bonne impression, et fondé sur eux un grand espoir pour l'avenir.

Quand le mois d'octobre est passé, tous les Esquimaux se dirigent du côté de la mer pour y passer l'hiver. Désormais seuls, M. Hornby et moi, nous descendons au lac d'Ours à l'embouchure de la rivière Dease pour y passer l'hiver, et nous rendre à la mer, en avril suivant, afin de visiter encore une fois les Esquimaux.

Mais les circonstances ne nous favorisèrent pas; la saison des grands froids était passée, et il nous était impossible d'exécuter notre projet. Sur l'appel du Rév. P. Ducot, qui n'épargna rien pour me ramener, je pris de nouveau le chemin du Fort Norman où je me trouvai le 12 avril 1912, après un voyage de 15 jours, dont 8 sur le grand lac d'Ours.

Il y avait neuf mois, jour pour jour, que j'étais parti du Fort Norman et que je n'avais pas vu mes confrères. Comme il fait bon, après neuf longs mois de solitude, reprendre la vie de communauté, au milieu de ses frères!

Que tous ceux qui liront ces lignes demandent pour

les Esquimaux, au Dieu des lumières, de venir éclairer leur intelligence, et toucher leur cœur, et pour celui qui leur a été envoyé pour les éclairer, et leur montrer le chemin du ciel, le courage et la force de mener à bonne fin une si grande tâche. Qu'ils demandent aussi à la bonne Vierge, mère du missionnaire, de l'assister toujours, et de lui rendre sa solitude moins pénible, quand il plaira à Dieu de l'envoyer de nouveau vers ces pauvres Esquimaux.

J.-B. Rouvière, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

I. — Revue annuelle des Missions.

En général, on peut considérer l'année qui vient de s'écouler comme une année particulièrement bénie de Dieu, tant au point de vue des travaux de nos missionnaires qu'au point de vue des résultats obtenus par la grâce divine et la protection spéciale de notre Mère Immaculée.

Commençons par nos missions de Ceylan. Il suffirait pour se convaincre de leur état, d'en appeler au témoignage de S. E. Mgr le Délégué apostolique des Indes. C'est un hommage rendu au dévouement de nos Pères, depuis les plus humbles missionnaires jusqu'aux évêques et aux chefs de missions, qui sont, déclare l'illustre représentant du Saint-Père, « tout occupés de l'œuvre de Dieu » « et qui travaillent pour Jésus-Christ, sans bruit et sans ostentation ».

Et, en effet, en attendant qu'un groupe de missionnaires puisse être détaché pour se consacrer à la prédication de